Document generated on 04/25/2024 11:50 a.m.

Québec français

Le couperet
La tête de l'emploi

Chantale Gingras

Number 143, Fall 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/49507ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gingras, C. (2006). Review of [Le couperet : la tête de l'emploi]. *Québec français*, (143), 98–100.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le couperet

La tête de l'emploi

Chantale Gingras

Pour être confirmé dans mon identité, je dépends entièrement des autres.
Hannah Arendt[1]

Je me suis rendu compte qu'à partir du moment où quelqu'un décide que son travail est tout pour lui, ou que sa famille est tout pour lui, ou que Dieu est tout pour lui (on est en plein dedans !), il est capable de faire les choses les plus extrêmes car il se persuade alors de la nécessité de son geste.
José Garcia, réfléchissant à son rôle dans ce film

Constantin Costa-Gavras est une des figures marquantes du cinéma français. Comme réalisateur, il s'emploie à dépeindre les travers de l'Homme, à questionner l'Histoire, à dénoncer les vices de la politique. Les vingt-deux films qu'il a réalisés à ce jour abordent tous aussi, c'est frappant, la fascinante question de la conscience. On n'a qu'à penser à son désormais célèbre film *Z*[2], dont la trame, inspirée du roman de Vassilis Vassilikos, retrace l'assassinat d'un politicien de gauche par la police, qui déguise habilement le meurtre en accident. Plus récemment, son film *Amen*[3] se penchait sur le cas de conscience ressenti par un jeune officier des Waffen SS qui découvre ce qui se trame dans les prétendus camps de travail où sont déportés les Juifs durant la Seconde Guerre mondiale. Avec *Le couperet*, Costa-Gavras ausculte encore une fois les méandres de la conscience humaine en mettant en scène un personnage prêt à tout pour reconquérir son espace social et qui justifie chacun de ses actes par la nécessité dans laquelle il se trouve.

Le couperet[4], à la fois thriller et comédie très noire, raconte le drame de Bruno Davert (**José Garcia**, délicieusement inquiétant), un cadre spécialisé dans la chimie du papier, qui se retrouve sur le chômage après la restructuration de l'entreprise pour laquelle il travaillait depuis quinze ans. Employé surqualifié, Davert a du mal à trouver une nouvelle place et il se retrouve à 52 ans terriblement amer et diminué, après être passé par deux années de recherche d'emploi et d'entrevues désespérantes et humiliantes. L'impuissance à laquelle le contraint sa situation le pousse bientôt à vouloir régler le problème à la source : il fait paraître une petite annonce sous le couvert d'une entreprise bidon, histoire de voir quel profil présentent les autres candidats – ses adversaires. Un projet se forme lentement, insidieusement dans son esprit : éliminer la concurrence. S'il est le seul candidat compétent à se présenter en entrevue, il décrochera certainement l'emploi… Il reçoit donc des dizaines de *curriculum vitæ*, desquels il tire cinq profils aussi bons que le sien, sinon meilleurs. Puis, considérant les photographies des cinq candidats souriants, il entreprend de classer les dossiers d'après la proximité de la résidence de chaque rival, procédant avec méthode et application. Et puis, tour à tour, il se met en travers de la route de ces hommes… et abat la concurrence.

Construit un peu comme une fable, le film de Costa-Gavras illustre la métamorphose d'un homme sans histoire que le désœuvrement et la honte finissent par pourrir. Pourtant entouré d'une épouse aimante et de deux adolescents exceptionnellement attentionnés, Davert en vient à ne plus pouvoir supporter d'être passé du statut de pourvoyeur à celui de

personne à charge. Humilié, il voit sa femme cumuler deux emplois avec au ventre une rage si grande qu'elle l'entraîne vers les pires dérapages.

Pourtant, lui aussi pourrait bien occuper de petits emplois, mais son orgueil et son désir de confort matériel sont tels qu'il s'entête à chercher un emploi à sa hauteur, et chaque entrevue infructueuse est reçue comme une gifle. Il continue de poster son *curriculum vitæ* sans trop y croire, surveillant l'arrivée du facteur chaque matin, sans trop y croire non plus. Aux yeux de la société – spécialement la société de consommation – , il a bien conscience d'être un demi-homme : dès qu'il sort de chez lui, pour aller à des entrevues d'embauche ou pour traquer un concurrent, il est confronté au monde du dehors qui lui renvoie une image peu reluisante de lui-même. Le film souligne très bien cet état d'esprit chez le protagoniste sans même avoir recours à la narration, grâce à une série de décors et de cadrages astucieux : constamment, sur les routes qu'emprunte Bruno Davert, des panneaux publicitaires[5] montrant des femmes sexy, des voitures élégantes, des montres hors de prix, viennent rappeler que le pouvoir d'un homme, tant social que sexuel, se mesure à l'aune de son portefeuille. Davert, l'anti-héros, l'homme diminué, avance donc vers l'inexorable, plus décidé que jamais, comme poussé en avant par un désir vibrant d'exister.

Le tueur sans gages

Le film de Costa-Gavras illustre habilement toute la mécanique obsessionnelle qui amène un homme tout ce qu'il y a de plus ordinaire à devenir un tueur en série. Il est d'abord significatif de voir que Davert choisit comme première arme le pistolet dont son père s'est servi durant la Seconde Guerre mondiale. En tirant cette arme du coffre où elle était rangée, Davert déclare la guerre au chômage et s'engage dans un combat d'homme à homme pour reconquérir son territoire. Habitué au rituel du chômeur, il sait qu'il n'a qu'à suivre l'horaire du facteur pour trouver sans peine son premier candidat sur le bord du chemin, au pied de la boîte aux lettres. Assis au volant de sa voiture, il jette un dernier regard à la photographie qu'il a apportée, s'approche et tire à bout portant. Secoué, fébrile, il démarre en trombe puis s'arrête dans un boisé le temps que ses tremblements cessent. Pour lui, la glace était cassée : il découvrira qu'une fois passé le seuil du premier assassinat, le reste s'enchaîne, presque facilement. Il se surprend lui-même à s'acquitter aussi bien de son rôle, qui au départ avait tout du contre-emploi. Il choisit même ses armes minutieusement (d'ailleurs, au cœur d'une tension dramatique grandissante, Costa-Gavras insère dans son film une scène d'anthologie qui surprend le cinéphile et le pousse à s'esclaffer !). Au point de vue sociologique, il est fascinant de constater avec quelle facilité il s'habitue à la violence et avec quelle rapidité il éloigne tout remords puisqu'il se convainc fermement que la fin justifie les moyens. Le film met finement en lumière le principe voulant que l'homme soit un loup pour l'homme et que, selon le contexte, des pulsions meurtrières peuvent naître chez le plus paisible d'entre nous. Costa-Gavras place également son thriller dans le contexte social actuel, se permettant une critique envers l'insensibilité dont nous faisons tous preuve, à des degrés divers, face à la violence et au malheur d'autrui. Il insère dans son film de nombreuses scènes où on voit le fils de Davert, Maxime, écouter à tue-tête des émissions télévisées ultra-violentes et, surtout, il y a cette scène où toute la petite famille est réunie à table et est prise d'un fou rire incontrôlable en écoutant un reportage télévisé où l'on rapporte un double meurtre sordide commis dans une banlieue tranquille… par le père de famille qui, étrangement, semble être le seul à trouver déplacés ces rires qui fusent chez les siens. Est-ce par osmose ? On dirait que peu à peu les scrupules quittent aussi les proches de Davert, qui camouflent, sans remords aucun, le crime que commettra l'adolescent, allant même jusqu'à se réjouir d'avoir réussi à faire disparaître les preuves incriminantes. En ce sens, sous certains aspects, *Le couperet* rappelle parfois le film *Beauté américaine* (réalisé par Sam Mendes en 1999) : il y a l'épouse loyale qui fait comme si de rien n'était tout en tentant d'empêcher l'édifice de s'écrouler ; le fils, Maxime, qui est manifestement de la graine de criminel ; la fille, Betty, qui joue les allumeuses dévergondée, et le père, qui cache une nature plus terrible encore, et vit sa crise existentielle à l'écart. Peu à peu, le vernis de la famille exemplaire se met à craquer : à partir du moment où le père est congédié, le fragile équilibre est rompu.

La machine à broyer les hommes

Au travail comme dans son sombre projet, Davert a de l'ambition et garde l'œil fixé sur ses objectifs, même si rapidement les choses se corsent, entre autres parce qu'il est amené à frayer plus qu'il ne le voudrait avec ses futures victimes. Un malaise s'installe en lui quand sa troisième victime, qu'il a suivie jusqu'au petit bistrot où l'ancien chimiste travaille comme serveur, lui offre gentiment un verre et se met à évoquer la situation intenable dans laquelle le chômage les place tous. Pour la première fois, le mort en sursis a un visage – que Davert découvre très semblable au sien. Ici aussi le décor et le cadrage confèrent à cette scène une symbolique tout à fait parlante : les deux hommes sont côte à côte, accoudés au comptoir du bistrot, la mise en scène soulignant ici la similarité du sort qui les unit et qui devrait – normalement – susciter chez Davert l'entraide, la compréhension, l'empathie. Mais quand le serveur est appelé à une table, Davert se retrouve seul face au grand miroir placé derrière le comptoir, et

il se contemple un instant, comme s'il était deux hommes à la fois : le chômeur, encore assis au comptoir, et le tueur, qui est le reflet de ce qu'il est devenu... et de ce qu'il doit continuer à être.

Il y aura ensuite un rendez-vous manqué avec un autre candidat qui s'était entre-temps trouvé un emploi (qui lui a littéralement sauvé la vie), puis la rencontre troublante avec le cinquième et dernier candidat, devenu commis dans un magasin de prêt-à-porter pour hommes. Davert suit Gérard Hutchinson (**Ulrich Tukur**, qui offre ici une interprétation poignante) le matin où celui-ci se présente à une entrevue dont il ressortira défait. L'assassin file sa victime dans un train de banlieue où il voit l'homme s'effondrer, pleurant sa dignité perdue, enlevant avec dépit la moumoute qu'il portait pour se donner l'air plus jeune devant les évaluateurs. Quand il l'observe à la dérobée, sous les néons bleus qui vacillent, Davert contemple son propre désarroi, sa propre humiliation. Il voit Hutchinson se relever, les épaules encore basses, et se diriger vers le magasin où il travaille en attendant qu'on daigne lui restituer sa vie d'avant, qu'il attend maintenant depuis cinq ans. Cachant un long couteau dans son manteau, Davert pousse l'audace jusqu'à essayer un complet et reçoit, alors que Hutchinson prend les mesures du costume, les confidences d'un homme broyé qui n'espère plus grand-chose de la vie. Assis en face de lui dans la cabine d'essayage, où un savant jeu de miroirs démultiplie les deux hommes pour évoquer les centaines d'hommes comme eux qui vivent la même situation, la même impuissance, le même désarroi, Hutchinson dit son désespoir à cet inconnu qui est en fait venu pour le terrasser. On sent lentement le trouble naître chez Davert, son inconfort grandir à l'écoute d'un drame si similaire au sien, on espère l'empathie... mais on découvre qu'au pays de la non-dignité et du turbo-capitalisme, la solidarité n'existe pas.

Il est par ailleurs intéressant de noter que Costa-Gavras ne fait pas uniquement le procès des hommes, mais aussi celui du système dans son ensemble puisque le film connaît une fin ouverte où Davert fait vraisemblablement face à son *alter ego* féminin. La critique est donc d'autant plus efficace, car elle vise non plus seulement le besoin de reconnaissance sociale ressenti par les hommes, mais aussi celui des femmes qui ont suivi leurs traces sur le chemin de l'égalité.

Un cinéma engagé

De toute évidence, Costa-Gavras fait partie de ces cinéastes engagés qui cherchent à induire chez le cinéphile une réflexion par rapport à la société dans laquelle il évolue et par rapport aux décisions qu'il prend chaque jour, à titre de citoyen. Quand on jette un œil à la filmographie de Costa-Gavras, on constate qu'il s'est souvent emparé de sujets délicats, qu'il s'est ouvertement permis de questionner : le régime dictatorial des colonels en Grèce (*Z*, 1968), le totalitarisme soviétique (*L'aveu*, 1970), les activités de la CIA au Chili (*Missing*, 1981), la montée de l'extrême droite dans l'Amérique profonde (*La main droite du diable*, 1987), le procès des criminels de guerre nazis (*Music Box*, 1989), ou encore la pusillanimité de l'Église catholique pendant la Seconde Guerre mondiale (*Amen*, 2002).

Dans *Le couperet*, le réalisateur se prête aussi à des dénonciations multiples : celle de la politique néo-libérale extrême, qui pousse les entreprises à rationaliser les ressources humaines au profit... du profit ; celle du manque de support et de mesures offerts aux chômeurs ; celle de la surconsommation dévorante ; celle des pressions sociales indues qui étranglent l'individu, en particulier les hommes, traditionnellement chargés du rôle de pourvoyeur ; celle de l'isolement dans lequel sont laissés les hommes, aux prises avec un désarroi qui leur donne le vertige ; celle des sociétés-client qui consomment / jettent les employés sans remords après des années de loyaux services . Il y a chez Costa-Gavras ce que j'appellerais une saine indignation qui le pousse à produire des films-chocs qui ébranlent le cinéphile, lui font passer un sale moment, même, le jetant dans un réel malaise. Ses films sont nécessaires : ils illustrent ce que devient la réalité quand on cède aux dérapages, quand l'Homme perd le contrôle de lui-même, quand des groupes sociaux ou la Société elle-même l'avale(nt). Ils nous montrent, en quelque sorte, le bout de la route de l'individualisme que nous sommes en train de suivre. Il est des films, comme celui-là, qui nous font sentir inconfortables sur notre chaise. Et c'est tant mieux.

Notes

1 Philosophe américaine d'origine allemande (1906-1975).

2 *Z* (1969), avec Yves Montand, Irène Papas et Jean-Louis Trintignant. Oscar du Meilleur film étranger et du Meilleur montage (1969) et Prix du jury à Cannes (1969).

3 *Amen* (2002), avec Ulrich Tukur dans le rôle de l'officier allemand et Mathieu Kassovitz dans le rôle du jeune jésuite qui entend ses confessions. Ce film a obtenu le César du meilleur scénario original ou adaptation (2003).

4 (2005) Scénario : Costa-Gavras et Jean-Claude Grumberg d'après *The Axe* de Donald E. Westlake. Avec José Garcia, Karin Viard, Olivier Gourmet et Ulrich Tukur. Photographie : Patrick Blossier. Musique : Armand Amar. Montage : Yannick Kergoat.

5 Les panneaux publicitaires qui apparaissent tout au long du film ont été conçus par Oliviero Toscani, un photographe à la réputation sulfureuse à qui l'on doit entre autres les campagnes controversées de Benetton.